Cm FRC 288

ADRESSE

DE PLUSIEURS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE, A LA CONVENTION,

Lue dans la Séance du 5 Floréal, an 3e.

> L'instruction est le besoin de tous. La société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la raison publique, et mettre l'instruction à la portée de tous les citoyens.
>
> *Art. 22 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.*

CITOYENS REPRESENTANS,

Depuis cinq ans, la France occupée à renverser les ennemis nombreux qui s'opposoient à sa régénération, à foudroyer au dehors les rois coalisés, et éteindre au dedans les tisons de la discorde, avoit vu les sciences et les arts languir au milieu du fracas des armes. Naguère, des hommes couverts du masque, toujours dangereux, d'une trop grande popularité, et tourmentés par la soif de l'ambition, repoussoient tout système qui tendoit à fortifier, par des instructions salutaires, la liberté naissante : pour parvenir plus sûrement à leur but, ils avoient mis le crime à l'ordre du jour, et, marchant sur les cadavres de tous les hommes vertueux et éclairés, à travers des monumens renversés, des arts proscrits, de tous les principes de justice et d'équités méconnus, ils se hâtoient de saisir le pouvoir à la faveur des ténèbres épaisses, qu'amonceloient chaque jour sur notre patrie les proscriptions et l'ignorance : ils alloient triompher !...

M & W 677

mais tout à-coup le génie qui préside aux heureuses destinées de la république a signalé leurs trames liberticides : la terre a frémi de porter de tels monstres, et à votre voix le tombeau les a dévoré.

C'est au sein de ces tempêtes qui ballotoient le vaisseau de l'état, que vous, pilotes intrépides, vous avez jetté les ancres qui doivent le protéger à jamais contre la fureur des vents déchaînés. Animés d'un saint zèle, soutenus par l'énergie la plus constante vous vous êtes occupé nuit et jour de réactiver les sciences, et de donner à leur expansion la rapidité des rayons vivifiant de l'astre qui féconde la nature. Et dans le même instant que, d'une main, vous anéantissiez les factieux qui, jusques dans votre sein, osoient attaquer le faisceau auguste de la représentation nationale, de l'autre, aux yeux des peuples étonnés, vous avez élevé l'immortel édifice de l'instruction publique.

Incontinent, vous avez vu accourir de toutes les parties de la France une foule d'hommes investis de la confiance de leurs concitoyens, et empressés de se pénétrer, sous vos auspices et dans la conversation des savans à qui vous avez confié le soin de diriger les écoles normales, de ces vérités sublimes, de ces grands principes qui rendent l'homme à sa dignité primitive, burinent dans son cœur, en traits de feu, les sentimens de la fraternité, et lui apprennent à faire les plus grands sacrifices, lorsqu'il s'agit d'être utile à son pays.

Tous les amis de la liberté et des arts applaudissoient à cet établissement générateur ; tous se livroient aux plus douces espérances, lorsque la menace d'une destruction prochaine est venu répandre le découragement et flétrir leur ardeur.

Les muses mêmes, qui avoient quitté le parnasse et s'étoient rapprochées du jardin des plantes, pour encourager leurs élèves, s'en sont indignées, et bientôt, si vous ne vous hâtez de les rassurer, elles fuiront dans leur premier séjour.

Permettez-nous donc, citoyens représentans, de vous faire quelques observations dictées par le patriotisme et le desir sincère de voir triompher la cause de la république.

Ses ennemis, qui, divisés dans leur route, mais unis pour renverser la liberté, veulent les uns, l'a-

narchie, les autres le despotisme, n'ont eu, de tout tems qu'un seul guide, l'ignorance. Détruire, détruire, voilà quel a été et quel est encore leur mot de ralliement ; et dans leur armée, c'est toujours la sottise qui a formé l'avant-garde. Ils savent bien que rien n'est si difficile que d'édifier, et qu'un instant de délire peut renverser l'ouvrage de plusieurs siècles.

Vous êtes tous convaincus de cette vérité, et vous dissoudriez cet établissement, au moment où le fanatisme relève sa tête hideuse, où des insinuations perfides, semblent paralyser l'esprit public, et détourner sur-tout du sens de la révolution les hommes crédules qui habitent les campagnes et qu'il est d'un si grand intérêt pour la république d'éclairer, en dissipant peu à peu leurs préjugés, en leur persuadant qu'ils ne peuvent être heureux qu'en obéissant avec confiance aux loix et à la représentation nationale ; vous dissoudriez cet établissement après en avoir fait les frais, après avoir appelé de tous côtés des hommes qui ont fait le sacrifice de leurs intérêts particuliers, qui ont abandonné leur état pour se vouer à l'instruction ; vous le dissoudriez !... à la veille d'en retirer le fruit?

S'il s'agissoit de le créer, l'objection pourroit être plus forte ; mais une fois formé, s'il a des défauts, ne conviendroit-il pas mieux de l'utiliser en le perfectionnant, que de le détruire avant d'avoir élevé à sa place un autre édifice?

Déjà tous les nombreux ennemis de la liberté se réjouissent de la proposition qui vous a été faite de supprimer les écoles normales ; et croyez-le bien, citoyens représentans, ils redoutent plus l'instruction vivifiée et répandue dans la France, que la force de nos armes. On oppose des canons à des canons, des soldats à des soldats, des villes à des villes, on n'oppose rien au torrent de l'instruction et de l'éloquence, au feu de l'amour de la liberté et de l'amour de la patrie. Philippe ne redoutoit-il pas plus Démosthènes, tonnant à la tribune aux harangues, que les armées réunies de la Grèce entière?

On a dit qu'il y avoit peu d'élèves instruits dans l'école normale, et qu'ils ne pouvoient remplir le but que vous vous étiez proposé ; avez vous pu penser, dans ces circonstances, de rassembler quinze cents hommes consommés dans les sciences? certes, si vous eussiez compté qu'il

en existât un aussi grand nombre ; vous ne les eussiez sans doute pas convoqués pour s'instruire ; et les nommant respectivement dans leurs départemens, vous leur auriez assigné le poste qu'ils pouvoient occuper avec le plus de succès.

Et dans l'état actuel des choses, ce ne sera peut-être pas l'homme le plus perfectionné dans un art ou une science quelconque, qui sera le plus utile dans ses foyers ? Tandis que les uns, à l'aide d'une géométrie transcendante, calculent le mouvement des astres qui roulent au-dessus de nos têtes, tandis que les autres sondent la nature dans ses intimes profondeurs, et nous révèlent ses secrets, l'homme simple, ami des mœurs et de la prospérité de sa patrie, s'empressera de donner à ses concitoyens de bonnes leçons de morale ; tantôt il leur fera une interprétation républicaine de nos loix ; tantôt il leur récitera les actions héroïques qui ont immortalisé les grands hommes de l'antiquité et de l'âge moderne. Pourroit-on estimer, citoyens représentans, que ces soins fussent sans avantage ? C'est précisément à lui qu'il appartient de préparer ces terres qui n'ont encore reçu aucune culture : il aura vu la nécessité des sciences et de l'instruction, et de retour dans son district, il aura plus d'influence sur l'opinion de ses compatriotes ; il pourra mieux leur faire connoître en quoi consiste le véritable amour de la patrie. Oui, nous le répétons avec conviction, à l'instant où l'on réagite les consciences, pour tout perdre, il les rassurera ; et, défenseur zélé de la république, il sera le premier à déjouer les trames liberticides qu'ourdissent en secret les ennemis du peuple.

On a dit encore que le but de l'école normale étoit manqué. C'est faire insulte à ses savans professeurs, au comité d'instruction publique, à la convention elle-même qui les a chargé de répandre les connoissances avec profusion, et de porter les sciences et les arts au plus haut degré de perfectibilité ; et qu'y a-t-il de plus facile, quand on est instruit dans une partie, d'en extraire des élémens et de les mettre à portée de ceux qui abordent pour la première fois la carrière de l'étude !

D'ailleurs quel est l'élève qui, honoré du choix de ses concitoyens, n'ait, depuis qu'il est ici, tâché d'ac-

quérir ou de perfectionner les connoissances qu'il avoit déjà acquise. Quelle douleur n'éprouveroit-il pas d'être forcé de suspendre des études si précieuses ! Tels que ces athelettes qui volent dans le cirque et qui redoublent d'effort en appercevant le prix qui les attend au bout de leur course, nous nous hâtons de pénétrer dans le sanctuaire de l'instruction. Ne recueillerons-nous donc pas le fruit de nos peines? Une main ennemie viendra-t-elle de nouveau nous repousser loin de ce temple auguste et nous ensevelir, avec les arts, sous les décombres de l'ignorance?

Loin de nous cette triste pensée ! Vous ne souffrirez pas, citoyens représentans, que la France nous offre, dans son étendue, le spectacle douloureux qui frappe le voyageur qui parcourt maintenant les ruines d'Athènes, de Tyr et de Palmire; vous ne souffrirez pas qu'il s'écrie, en déplorant le sort de sa malheureuse patrie : Est-ce donc là ce beau pays où fleurirent jadis les arts et la liberté !

Que le professeur d'histoire nous apprenne donc quels sont les moyens de l'étudier avec fruit, et au travers des erreurs et des mensonges que le despotisme n'a cessé d'accréditer, à saisir la vérité, qui est comme la rose enveloppée d'épines, qu'il nous montre la foiblesse et l'insouciance de ces tyrans qui édifioient le soir et renversoient le matin, et ne laissoient à leur mort que des débris et l'horreur de leur mémoire ; qu'il nous dévoile l'hypocrisie des Brames et des Derviches de tous les pays, monstres infatués d'orgueil et d'ignorance, et qui, dépositaires de quelques vérités, se sont arrogés le droit d'opprimer leurs semblables, et de commander à la terre.

Laissez-nous, à l'aide du flambeau de l'analyse, marcher d'un pas ferme et hardi dans les routes obscures de la métaphysique; laissez-nous apprendre à remonter à la source de nos idées, à les définir et à les classer avec méthode. L'ordre dans les sciences, disoit le célèbre Bacon, est la moitié de la science.

Ne nous livrerions-nous plus à ces connoissances physiques dont l'utilité se fait sentir à chaque instant de la vie? eh ! que ne leur doit pas la prospérité de nos armes? Plaines de Fleurus, n'avez-vous pas vu le français s'élever audacieusement dans un aérostat, conduire, du haut des airs, la victoire à son gré;

et arrêter sur une feuille volante la honte et la défaite de nos ennemis ?

Nous permettriez-vous d'ignorer ces procédés qui nous enseignent comment l'homme peut, pour ses besoins, fondre et façonner les métaux, et tirer de notre sol même ces productions qui nous soumettoient à l'industrie étrangère ?

Abandonnerions-nous cette science qui porte dans un grand état le même ordre qui règne dans l'intérieur d'une maison sagement administrée ; cette science qui est à la politique ce qu'est à l agriculture ce jardinier intelligent qui élague d'une main habile les branches parasites, pour que les autres se nourrissent et s'étendent davantage ?

Négligerions-nous ces sciences abstraites qui soumettent à un calcul rigoureux les loix générales que la nature suit dans ces divers phénomènes, ces sciences qui, dans le silence du cabinet, nous font voyager dans toutes les parties du monde, et nous dévoilent les usages et les mœurs des peuples ?

Ne connoîtrions-nous pas cet art utile qui nous apprend à lire dans le grand livre de la nature, et à révérer son auteur dans son sublime ouvrage ?

Cet art qui nous apprend à décrire, à manier avec exactitude les instrumens qui servent à porter la précision dans nos travaux, à perfectionner nos manufactures, et diminuer la main-d'œuvre ?

Cet art que l'enfant cultive sitôt qu'il peut bégayer les doux noms de père et de mère, le meilleur de tous lorsqu'il est l'appanage de l'homme de bien, le plus dangereux, lorsqu'il devient l'arme du méchant, qui sert à exprimer les sentimens d'amitié et de reconnoissance, à rendre cette foule d'idées, qui assiègent continuellement son esprit, qui multiplie les liens de la société ; cet art divin en un mot qui fait passer la consolation dans l'ame affligée, et récompense l'homme sensible, en lui permettant de plaider la cause de l'infortune.

N'aurions-nous pas le tems d'entendre les leçons de l'art du fils d'Eleusis, l'agriculture, qui change la face de la terre, et au lieu de ronces et d'épines, nous la présente couverte de blonds épis et chargée de moissons abondantes ?

Ne pourrions-nous plus nous féliciter de voir re-

naître cette éloquence fière et majestueuse que peuvent seuls inspirer de grands intérêts, cette éloquence qu'on ne trouva jamais que chez les peuples libres, et qui n'est enfanté que par cette vigueur de sentimens, par ces passions généreuses, toujours asservies, toujours étouffées dans les pays où la liberté gémit ainsi que la vertu dans les fers et l'esclavage.

Que le professeur de morale puisse aussi nous offrir le tableau de la vertu souvent malheureuse, mais trouvant toujours une consolation dans le souvenir du bien qu'elle a fait? Ne frustrez pas dans leur impatience les mères de familles, qui attendent les leçons d'un fidèle observateur de la nature et de la société, pour élever leurs enfans d'une manière digne de la république: voudriez-vous vous priver de leur reconnoissance? et nous, ne nous auriez-vous appelé que pour nous faire voir de loin la terre promise?

Certes! tous les savans que vous avez choisis rempliront le plan qui leur a été indiqué, mais pour que les idées se développent avec aisance, il faut leur accorder un grand espace, et la pensée, qui n'a pas le tems de mûrir, ne produit jamais qu'un avorton éphémère.

Apelles et Phidias, Homère et Virgile, nous eussent-ils laissés ces chefs-d'œuvres qui captivent l'admiration de tous les siècles, si, lorsqu'ils avoient commencé un tableau, un poëme, ou une statue, on leur eût prescrit de finir leur ouvrage en quinze jours?

Que de leur travaux réunis sortent ces livres élémentaires qui doivent porter désormais la clarté dans l'étude. Qu'on ne dise pas qu'on fera continuer les journaux: quelle différence prodigieuse entre les pages froides d'un auteur, et l'auteur développant lui-même ses idées au milieu d'une assemblée. Quelqu'un faisoit l'éloge d'un discours de Démosthène; que seroit-ce donc, s'écria Eschine son rival, si vous l'eussiez entendu lui-même?

Mais quand on n'envisageroit cette institution que sous le rapport du nom français (car la renommée a été de tous tems comptée pour quelque chose), cette considération est assez forte par elle-même pour vous engager à la conserver. Qu'ont dû penser les nations lorsqu'elles ont vu qu'au sein d'une révolution des plus orageuses, vous n'avez pas perdu de vue ce qui

fait la prospérité des états ? lorsqu'elles ont vu que vous vouliez que les âges fussent remplis de votre sagesse, et que vous avez serré les arts autour de vous pour élever des monumens indestructibles? Voilà donc, se sont-elles dit, ce peuple qu'on nous a peint sous des couleurs si hideuses ? que signifient ces inculpations qui lui ont été faites par des enfans ingrats et dénaturés, qui n'ont déserté le sol de leur patrie que parce qu'ils étoient indignes d'y rester ? Où est cette barbarie, ce vandalisme ? Quoi ! dans toutes les parties de la France, les arts et les sciences en honneur ! Le commerce revivifié ! l'agriculture florissante ! les propriétés respectées ! le gage de la monnoie républicaine reposant encore plus solidement sur la volonté de tous, que sur le bien de tous ! le fanatisme et les mauvaises mœurs réprimés ! les fêtes civiques célébrées avec un saint enthousiasme ! et la liberté planant sur cet état avec la paix et le bonheur !

Ne seroit-ce donc là encore une fois qu'une illusion trompeuse? Non, citoyens représentans, il dépend de vous de la réaliser ; mais pour parvenir à ce but glorieux, gardez-vous de tarir la source de l'instruction publique, lorsqu'il est peut-être plus urgent que jamais de la répandre ? ignorez-vous que les prêtres réfractaires parcourent les campagnes ; qu'ils détournent les cultivateurs de la confiance aux assignats, et qu'ils empêchent ces hommes crédules et trop souvent égoïstes, de vendre leur grains et leurs denrées ? ignorez-vous qu'ils refusent l'absolution à ceux qui ont prêté le serment civique ; porté l'habit de garde nationale et acheté des biens du clergé ? ignorez-vous la funeste réaction qu'il en résulte sur le crédit public ? ignorez-vous que ce sont-là nos ennemis les plus dangereux, et ceux à qui on peut reprocher le sang qui s'est versé depuis cinq ans pour la défense de la liberté ?

Braves défenseurs de la patrie, mânes de nos frères d'armes, qui avez péri sur le champ d'honneur, pour affermir le bonheur de la postérité ; vous tous jeunes guerriers qui avez succombé, honorablement, en servant cette cause sublime ; ombres généreuses, nous vous évoquons ; apparoissez au milieu de nous, montrez-nous vos cicatrices, vos plaies, vos glorieuses blessures, que votre vue ranime notre ardeur, et fasse rentrer dans le néant ces traîtres qui viennent

plaider leur cause au tribunal des consciences, qu'ils modèlent à leur gré, et qui, sous le sceau du mystère, font circuler le venin de la contre-révolution.

Oui, sans doute, il faut de la tolérance, et tout homme vertueux la porte gravée dans son cœur, mais elle doit s'appliqu r à l'homme égaré et non à l'homme qui égare. Qe diroit-on d'un berger, qui, sous prétexte de tolérance, donneroit de l'opium aux fidèles gardiens de son troupeau, et laisseroit entrer les tigres et les loups dans le bercail? malheur à celui qui réchauffe le serpent, il est tôt ou tard victime de son imprudence.

Eh, grand Dieu! qu'ont fait, depuis le commencement de la révolution, ces hommes sur lesquels nous invoquons votre attention. Nouveaux Protées, n'ont-ils pas employé tour-à-tour toutes les formes pour perdre la république : tantôt cannibales, ils ont déchiré et dévoré; tantôt couverts de la peau de l'agneau, ils ont trompé ou séduit, si, dans cette circonstance, ils tiennent un langage si mielleux, c'est pour faire avaler, sans défiance, le poison que recèle la coupe qu'ils nous présentent; et si nous donnions dans leur piége, tel que le fourbe Sixte-Quint, ils auroient bientôt converti leurs bequilles en sceptre de fer. Que pouvez-vous leur opposer, si ce n'est l'instruction!

Citoyens législateurs, qu'une salutaire méfiance vous porte donc à examiner mûrement toutes les propositions qu'on ne cesse de faire pour renverser le plus solide garant de la liberté. On n'a pas dit : anéantissez l'instruction, le filet étoit trop grossier, mais on a dit : détruisez l'édifice, il est mal construit. On a critiqué, on a persifflé, qu'a-t-on fait de mieux? Vous a-t-on présenté un meilleur plan pour y être substitué? Non. Vous a-t-on encouragé dans vos honorables travaux, en vous retraçant le bien que peut produire cet établissement? Non. Vous a-t-on peint la nécessité d'opposer la lumière aux préjugés, le zèle et la bonne foi à l'astuce et à la perfidie? Non. Tout se réduit donc à des assertions fausses, à un blâme jetté au hasard, à des propos répandus par la malveillance et l'envie, et répétés par l'amour-propre et l'erreur.

On ne veut que nous diviser et nous empêcher de nous serrer invinciblement autour de l'autel de la patrie, et nous ne saurions parer ces coups machiavé-

liques ? quelle gloire pour les français ! quel désespoir pour nos ennemis ? quelle hécatombe agréable à la divinité, que le sacrifice que vingt-quatre millions d'hommes lui feroient de leurs passions, de leurs haines et de leurs vengeances ?

Mais quels sont ces hommes qui luttent contre la propagation des lumières ? où est leur moralité, où est leur vertu, où sont leurs actes de civisme ? Non, citoyens représentans, vous ne croyez pas que celui qui n'a jamais éprouvé aucun de ces élans sublimes qui font jaillir l'homme vers la liberté, qui, resserré dans les glaces de l'égoïsme, n'a jamais rien vu au-dessus de son intérêt particulier, soit propre à transmettre l'enseignement républicain ; vous ne croyez pas qu'il puisse persuader aux autres ce qu'il ne sent pas, ce qu'il n'aime pas, ce que peut-être il a en horreur ; vous ne croyez pas que l'ami des sciences et des arts puisse se plaindre d'une existence honnête ; vous savez que celui qui les chérit et les cultive, connoît le prix de la frugalité, et que la tempérance est un des premiers échelons pour arriver avec plus de succès à ces vérités morales qui nous éclairent et nous consolent dans le cours rapide de la vie.

Mais, répondra-t-on, quel rapport ont ces observations avec l'instruction dont on s'occupe. Quel rapport ? celui qu'a l'institution avec la liberté et les loix, l'ignorance avec l'anarchie et le despotisme.

Citoyens représentans, au nom de la république, au nom de tous les amis des mœurs et de la liberté, au nom de cette ardeur qui fait palpiter, et verser des larmes de joie à tout homme sensible, lorsqu'il trouve l'occasion de faire une bonne action, au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la nature, de ces jeunes rejettons qui jouiront du bonheur que vous leur préparés, de ces tendres mères qui donnent des défenseurs à la patrie, de ces jeunes vierges qui viendront un jour jetter des fleurs sur la tombe de tous ceux qui auront rendu des services à leur pays ; nous vous conjurons de ne pas renverser l'instruction, la plus ferme colonne de notre indépendance. Qu'importe quelques mois de plus pour achever un ouvrage qui doit être si utile ? Voyez les journaux de l'école normale déjà traduit dans toutes les langues, parcourir les deux mondes, depuis les extrémités de l'Europe

aux confins de l'amérique septentrionale ; voyez-les, lus avec avidité, vous concilier et l'estime et l'amitié de toutes les nations. Voyez l'anglois pâlir de voir sa politique cruelle découverte, et mugir de douleur d'être vaincu par le concours sublime de la valeur, de l'instruction et de la générosité. Vous regrettez tant de dépenses au moins infructueuses, et l'on voudroit vous faire regretter quelques fonds consacrés à éclairer les hommes, et donner à l'univers le spectacle imposant d'un peuple magnanime, qui sait tout à la fois forcer ses ennemis à lui demander la paix, et donnant à choisir aux peuples, entre l'olive et la foudre, restaurer, au sein des orages et de la guerre la plus sanglante, les sciences et les arts qui languissent depuis si long-tems.

Songez que vous êtes les mandataires d'une grande nation, qui vous a chargé de faire son bonheur ; songez que la postérité vous jugera sur le bien que vous pouviez faire, et que vous n'auriez pas fait, et que plus le poste que vous occupez est élevé, plus il vous impose de devoirs à remplir.

Nous vous demandons d'acquitter l'engagement sacré que vous avec contracté avec la France, en face de l'univers, de consolider la liberté et la république par l'instruction ; nous vous demandons de faire continuer les travaux de l'école normale, et d'accorder le tems nécessaire pour la confection des livres élémentaires.

Signés, *Gab. Genève*, de Grenoble ; *Gautherot*, de Paris ; *Villard* ; *F. Robci*, de Compiègne ; *Bourbiel*, de Lot et Garonne ; *J.-B. Vaeles* ; *J. Guillaume Boëhmer* ; *Saint-Léger* ; *P. Magnin* ; *Tochot* ; *Lermot* ; *Agnan* ; *Pouchin* ; *Brigeol* ; *Ravel* ; *Perier*, de Paris ; *Deville* ; *F. Coutaud* ; *Vidal* ; *Mallac* aîné ; *Fauque* ; *Colineau* ; *P. A. Hachard* ; *Dangler* ; *Maillot* ; *A. Bailleul* ; *Denugon* ; *Petit-Jean* ; *Cahon* ; *Lavrillac* ; *Merlet* ; *La Boulaye*, d'Angers ; *Moulin* ; *Doxas* ; *J.-J. Payell* ; *Pinet*, du Calvados ; *J. Chenevois* ; *Proust* ; *Charrier* ; *Berriat* ; *Vellay* ; *Larré* ; *Martin*,

J.93

de Montaigu ; *Raphaël*, de Guérande ; *Tourtat ; C. Carré ; Mallac ; Petiti; Saux*, de St.-Godin.

La convention après avoir entendu la lecture de cette adresse, en décrète la mention honorable, l'insertion au bulletin ; et invite les pétitionnaires aux honneurs de la séance.

De l'Imprimerie d'And.-Aug. LOTTIN, au coin des rues d'Enfer et du Chevet-Landry, Numéros 3 et 5, en la Cité.